

## ARRIVÉE DE M. MABILLE ET DE SES COMPAGNONS

## A MORIJA

*Récit de M. Krüger.*

Le 6 mars dernier, vers huit heures du matin, la caravane composée des deux wagons de M. Mabilles et du wagon de M. Ellenberger arriva à Aliwal North. Malgré les routes transformées en bourbiers par les pluies abondantes qui avaient enfin succédé à une longue sécheresse, les trois wagons avaient franchi les 170 kilomètres qui séparent Queenstown d'Aliwal en moins de cinq jours.

Il faut savoir ce qu'est un wagon, ce que sont les chemins dans ces pays et dans quel état les met une série de journées pluvieuses pour apprécier la rapidité de ce voyage. Le fond d'un wagon a généralement une longueur de 14 pieds (4<sup>m</sup>25) sur 4 pieds (1<sup>m</sup>20) de large ; sur les caisses qui remplissent ce fond on établit les lits ; le tout est recouvert d'une bâche réputée imperméable. Il va sans dire qu'il n'y a point de ressorts. Un pareil véhicule pèse près de 1,000 kilogr. et transporte une charge moyenne de 2,500 kilogr. On y attelle deux à deux douze à seize bœufs qui marchent huit heures par jour et font environ 4 kilomètres à l'heure. Deux conducteurs dirigent l'attelage, à peu près comme le *mayoral* et le *sagal* des diligences andalouses : l'un, armé d'un fouet immense, marche à côté des bœufs timoniers ; l'autre tient et conduit la première paire par une lanière attachée au joug. Les routes n'ont pas enrichi les ingénieurs, ce sont de simples sentiers suivis de tout temps. Or, le sous-sol, étant formé presque partout de grès, n'offre pas une résistance suffisante ; aussi, lorsque les ornières deviennent trop profondes, on passe à côté, ce qui fait que ces chemins ont souvent une largeur de 20 à 25 mètres ; malgré cela, quand il pleut, les roues s'enfoncent par moments jusqu'aux moyeux. Les ponts sont inconnus ; et, quoique la plupart des rivières

ne soient que des cours d'eau irréguliers et temporaires, elles sont toutes profondément encaissées, et leurs berges sont caractérisées par des affouillements qui élargissent d'année en année le lit du torrent. Il faut rouler avec un wagon au fond d'une de ces ravines pour avoir une idée de la force de résistance des voitures et pour comprendre le sens du mot cahot; mais on est toujours sûr de descendre; pour remonter le talus opposé, il faut quelquefois décharger le wagon, employer la bêche, et emprunter, s'il y a moyen, un ou deux attelages supplémentaires.

Vers dix heures, un cavalier mit pied à terre dans notre campement : c'était M. Dieterlen. Il avait quitté son wagon et celui de la famille Casalis à Rouxville le matin du même jour, afin d'aller à notre rencontre jusqu'à la frontière de la Colonie. A cinq heures, on prit congé de M. Ellenberger, qui allait remonter la rive gauche de l'Orange pour rentrer à Massitissi, tandis que nous traversâmes le fleuve sur un beau pont en fer reposant sur onze piliers et long d'environ 200 mètres; le tablier est à 20 mètres au-dessus du niveau des eaux. Avant la construction de ce pont, il y a deux ans et demi, nous aurions peut-être dû attendre plusieurs jours avant de pouvoir traverser le fleuve.

Entre huit et neuf heures du soir, M. le Dr Casalis arriva à cheval au-devant de nous; et, vers dix heures, nous campions en compagnie des familles Casalis et Dieterlen et de leurs wagons à 13 kilomètres environ en deçà de Rouxville, dans l'Etat-Libre. Je laisse à deviner la joie du revoir; je préfère vous conduire dans notre bivouac. Nous étions quatorze Européens (dont cinq enfants) et quinze indigènes; il y avait quatre wagons, soixante-dix-sept bœufs, grâce aux deux attelages de rechange envoyés par l'Eglise de Morija et par Letsié, et deux chevaux. Les bœufs dételés et les chevaux desselés s'en vont paître librement dans la campagne; dans les wagons, on prépare les lits pour la nuit; deux tentes sont dressées pour ceux qui ne trouvent pas place

dans les voitures ; un beau feu, alimenté par le bois ramassé pendant la journée, et, à défaut de cela, par de la bouse séchée, pétille sous trois ou quatre chaudrons. On avait tué un mouton le matin ; avec du bouillon au riz, des pommes de terre, du café, cela fait un menu excellent. Enfin, il faut cesser de causer ; mais, avant de disparaître sous la tente, un dernier coup d'œil jeté sur le cortège d'étoiles de première et de deuxième grandeur qui semblent suivre la Voie lactée depuis le Scorpion, en passant par le Centaure et la Croix du Sud, jusqu'à Orion au zénith, fait comprendre l'amour du Tzigane pour sa vie libre et vagabonde.

Mais la vie en wagon n'est pas toujours aussi facile. Deux jours après, on avait pris sur le col de Bushmanskop une tasse de café préparée à grand'peine sous une pluie battante ; on s'était remis en route à six heures du soir pour regagner le temps perdu à cause de la pluie. Il faisait nuit noire, sauf à de rares et courts intervalles, quand la lune se montrait entre deux nuages pour disparaître aussitôt. Soudain le conducteur du premier wagon s'arrêta ; il s'était égaré. Le terrain sur lequel nous roulions était si bien détrempé, qu'il ressemblait plutôt à un marais qu'à un pâturage. Deux éclaireurs, munis d'une lanterne, retrouvèrent la route ; mais, en attendant, les wagons s'étaient embourbés ; les deux premiers parvinrent jusqu'à la route à force de cris sauvages poussés par les conducteurs et d'une grêle de coups pleuvant dru sur les pauvres bœufs. Le troisième wagon ne bougea pas ; on attacha devant ses douze bœufs l'attelage du premier wagon ; les coups de fouet, les cris et les hurlements poussés par tout le personnel masculin de la caravane, les aboiements désespérés du grand chien de M. Casalis, tout cela produisait dans l'obscurité un vrai sabbat : trois fois la chaîne, à laquelle sont rattachés les jougs, se brisa ; il fallut patauger ainsi pendant près d'une heure avant de sortir de ce mauvais pas. Nous étions à une altitude d'environ 1,300 mètres ; un vent glacial rasait le

haut plateau. Le lendemain matin, quand M. Mabile sonna le réveil entre cinq et six heures, la température était de  $+ 0^{\circ}$ , 25 centig. C'est le revers de la médaille.

Ce même jour, le 9 mars, nous passâmes le petit ruisseau qui forme la frontière actuelle du Lessouto. A midi, le thermomètre-fronde marquait  $+ 16^{\circ}$ ; fixe et exposé aux rayons du soleil, il monta jusqu'à  $+ 54^{\circ}$  centig., ce qui donne un échantillon du climat de ces contrées.

Vers deux heures de l'après-midi, M. H. Dyke vint à notre rencontre à cheval; peu après, le chef d'un village voisin se joignit à notre convoi avec cinq ou six cavaliers. A Maféteng, la plupart des membres de l'Eglise vinrent en corps souhaiter la bienvenue à M. et Madame Mabile. Puis arrivèrent Setha, le chef de Morija, et Ntho, le conseiller de Letsié; le lendemain matin, Lérotholi, avec son jeune fils et une vingtaine de cavaliers, nous saluèrent dans notre dernier campement, sur un col de la montagne de Boléka, vis-à-vis de celle de Mathébé.

Le paysage ne manque pas d'une certaine beauté nue et sauvage, caractérisée d'un côté par l'absence complète d'arbres et de broussailles, de l'autre par les formes particulières des montagnes de l'Afrique méridionale. Les sommets sont généralement des plates-formes, de là le nom de « tables » donné à ces montagnes; ces tables sont presque toujours entourées de contreforts terminés en blocs perchés ou en piliers coiffés, prenant les formes les plus bizarres; c'est ce que les Boers appellent des « Los-Kopjes » ou pitons détachés. Telle est la montagne de Mathébé que M. Arbousset a surnommée Kerkberg, parce que les immenses blocs de grès qui la couronnent ressemblent assez aux ruines de quelque cathédrale gigantesque. Boléka, par contre, est un plateau. Du col où nous bivouaquions, nous apercevions la vallée où plusieurs combats avaient été livrés durant la dernière guerre; devant nous, au nord-est, s'étendait la route de Morija, ondulant comme un large ruban sur une

série de collines et de vallons. Au-dessus des plates-formes de Makhuarane, la montagne de Morija et de Masité, son pendant, les arêtes hardies du cône de Thaba-Telle se profilaient sur l'horizon. Aucun nuage ne tachait le ciel africain, dont le bleu, quelque brillant qu'il soit, est si intense qu'il repose l'œil presque autant que la verdure des pâturages.

A neuf heures, une trentaine de cavaliers, conduits par des fils de Molomo, vinrent desseller autour des wagons. Peu après, M. Adolphe Casalis arriva avec sa famille dans un tilbury, orné d'un drapeau tricolore. Enfin, vers dix heures, on aperçut sur la route de Morija une cavalcade à moitié cachée dans un nuage de poussière : c'étaient des hommes de Morija, au nombre d'environ soixante. Arrivés au pied de Boléka, ils formèrent une longue file, et montèrent la côte au petit galop de leurs chevaux, en serpentant et en chantant un cantique. C'est la coutume des Bassoutos.

Il est difficile de décrire l'animation qui régnait alors dans notre campement, et le sourd bourdonnement produit par l'échange de la salutation *lumèla, lumèla!* salut! proprement crois! (à mon amitié) avec sa réponse invariable et traînante *eh! eh! oui! oui!* Comment peindre la variété des costumes? Quelques païens de la suite de Lérotholi ne portaient que le *kolo* ou couverture nationale, et des coiffures de plumes blanches encadrant leurs figures grimaçantes. Les gens de Morija avaient tous une chemise, un pantalon et un paletot quelconque, mais de couleur et de provenances si diverses qu'il serait difficile d'imaginer un tableau plus bigarré. A côté de la capote indigo à revers rouges fanés et aux boutons sur lesquels on lit « Garde nationale, » on voyait des vestons d'artilleurs wurtembergeois et des plastrons jaunes de lanciers anglais. On dirait que les magasins d'habillements de toutes les armées d'Europe déversent leur rebut sur l'Afrique du Sud; à travers toute la Colonie on rencontre sur le dos des Hottentots, des Cafres et des Béchuanas, les uniformes passés de toute arme et de

toute nationalité. Il va sans dire, d'ailleurs, que quelques anciens et évangélistes de Morija ne se distinguaient en rien dans leur costume d'un Européen.

Entre midi et une heure, les wagons, précédés et entourés de cavaliers, se remirent en marche. Les bœufs, excités par tout le bruit, tiraient avec plus de vigueur, et les chevaux impatients caracolait sur l'herbe des deux côtés de la route. C'est au village de Lékhoa, sur la croupe d'où l'on descend dans la vallée de Morija, que devait avoir lieu le *tumeliso* ou salutation principale. Environ cent cinquante enfants, garçons et filles, s'étaient placés sur trois rangs le long du chemin ; une cinquantaine de femmes et de jeunes filles étaient groupées derrière les enfants. Au centre, flottait un drapeau blanc portant en lettres rouges le nom de *Moria*, c'était l'école de la station ; neuf drapeaux semblables, mais plus petits et portant chacun le nom d'une annexe, s'échelonnaient sur les deux ailes. Au moment où M. et madame Mabile s'avancèrent, tous les enfants entonnèrent un hymne composé pour la circonstance par Nefthali, l'un des imprimeurs. Ah ! si quelque détracteur de l'œuvre missionnaire avait pu entendre ce chant à trois voix si bien exécuté ! si, tout en écoutant, il avait pu examiner les vêtements gais et propres de ces enfants, leurs mines recueillies, leurs grands yeux brillants de joie ! s'il avait voulu se retourner alors, et jeter un coup d'œil sur l'autre côté de la route : là, devant quelques huttes en forme de calotte, à peine hautes de 4<sup>m</sup>50 et recouvertes de chaume où s'étaient rassemblés les païens du village de Lékhoa ; les hommes négligemment roulés dans leur couverture de laine ou dans une peau de bœuf, un étroit pagne autour des reins, un collier de perles autour du cou ; les femmes avec leurs courtes jupes-tabliers et leurs bracelets et anneaux de cuivre et de fer, garnissant tout l'avant-bras et souvent une grande partie de la jambe ; les enfants nus et sales ; tous pêle-mêle, debout, accroupis et couchés, spectateurs stu-

pides, exemple de ce qu'étaient les Bassoutos il y a cinquante ans !

Quand les enfants eurent fini la quatrième strophe de leur chant, M. Mabile les salua, ainsi que l'Eglise de Morija, d'une voix dont l'émotion gagna bientôt toute l'assemblée et faillit empêcher l'orateur de continuer. Les cœurs vibraient à l'unisson. Madame Mabile aussi adressa quelques mots aux enfants ; puis, un triple hourra dilata toutes les poitrines, et l'on se pressa autour des voyageurs pour serrer la main du *moruti* (missionnaire) revenu, du *molisa* (berger, pasteur) bien-aimé et couvrir de baisers celle de *'m'a rona*, « notre mère, » comme le cantique avait appelé Madame Mabile.

On était environ à cinq ou six kilomètres de Morija. Les wagons restèrent maintenant en arrière ; un temps de galop nous transporta dans un quart d'heure en vue de la station. Là, nouvelle halte ; les élèves de l'école enfantine, propres et gentils, ayant chacun un roseau panaché à la main, chanterent eux aussi, de leurs petites voix grêles, un cantique de bienvenue, tandis que de l'autre côté de la route quelques vieillards, surtout des femmes, s'étaient trainés jusque-là à la rencontre de leurs missionnaires.

Vingt minutes plus tard nous arrivions à Morija, après deux mois de voyage, fatigués, mais joyeux et confiants. L'Eternel règne ! c'est entre ses mains que reposent les destinées de la tribu des Bassoutos et l'œuvre de notre mission parmi ce peuple.

